

MON BEL ANIMAL

MARIEKE LUCAS RIJNEVELD

MON BEL ANIMAL

Traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Daniel Cunin

BUCHET • CHASTEL

Ce livre a été traduit avec le soutien du Fonds néerlandais
pour la littérature.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original : *Mijn lieve gunsteling*
Éditeur original : Atlas Contact
© 2020 Marieke Lucas Rijneveld

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-283-03576-4

Cette histoire est une fiction. Tous les noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes en vie ou décédées, avec un quelconque événement ou contexte, est purement fortuite.

Pour toi

Sonde-moi, ô Dieu, pénètre mon cœur.
Éprouve-moi et pénètre mes fantasmes.

PSAUME 139

ÉTÉ 2005

Mon adorable, je te le dis d'emblée : en la haute et rétive saison, j'aurais dû, rénette à la main, t'éradiquer comme l'abcès d'un sabot, j'aurais dû nettoyer la fente entre tes onglons, en retirer le fumier et les saletés afin que personne ne puisse t'infecter, peut-être aurais-je dû simplement te parer et te tailler avec un bouterolle, t'absterger et t'assécher avec une poignée de sciure. Comment ai-je pu, bon sang de bonsoir, faire fi de la mise en garde martelée par mes professeurs au cours de mes études de vétérinaire, lorsqu'ils traitaient du parage des sabots, des infections du corium, de la fourbure, de la maladie de Mortellaro autrement appelée dermatite digitée, eux qui ressassaient *ad nauseam* qu'il fallait prendre garde à ne pas entailler la chair à même la vie, *ne jamais blesser la vie*, ne cessaient-ils de répéter, que dire dès lors de ma faiblesse, de ma boiterie ! L'été en question, cet été entêté, tu étais comme un veau qui se présente mal, autrement dit par le siège, dans la salle d'accouchement de mes désirs corrompus ; moi, j'étais l'affidé de la folie, je ne savais comment j'aurais pu *ne pas* te vouloir, toi, l'élue

céleste, et plus je restais accroupi entre les corps fumants des gronquies non sans percevoir un peu plus loin ton irrésistible présence sur l'herbe tout juste tondue où, entourée de corbeilles d'argent, tu passais des heures sous le poirier, penchée sur le manche de ta guitare toute blanche à répéter une chanson des Cranberries, plus j'espérais ardemment un déplacement de la caillette ou la nécessité de retirer un polype, histoire de m'éterniser non loin de toi, à t'écouter reprendre depuis le début quand tu te trompais d'accord ou que ta petite voix perlée et angélique atteignait une note aiguë, et qu'y succédait un silence pendant lequel je t'imaginai, les joues rouges, en train de chasser d'un souffle une mèche de cheveux de ton visage, une mèche qui ne cessait de retomber, oh ! c'était tellement beau de te voir souffler telle une enfant sur les aigrettes d'une fleur de pissenlit, les paroles que tu chantais portaient sur des chars, des bombes, des fusils, la guerre, et dans tout ce que je faisais je pensais à toi, oui, je pensais à toi quand j'enfilais un de ces gants transparents orange qui monte jusqu'à l'épaule, quand je l'aspergeais de VetGel, ce lubrifiant vétérinaire, et le glissais dans la vulve et le vagin d'une vache, ou encore quand je saisisais, d'une main, les frêles pattes d'un veau emmaillotté dans une gluante membrane puis tirais doucement au rythme des contractions, tandis que, de l'autre, je frottais le flanc moite de la mère pour la rassurer, lui parlant avec douceur, déclamant parfois quelques lignes de Beckett que je ne vais pas répéter, personne n'y est sensible hormis toi et les gronquies, ceci en désirant toujours plus te voir baguenauder autour de moi pendant que je passais ma

blouse verte de vétérinaire, appuyais sur les boutons-pression, me mettais au travail, espérant que tu me sourirais comme tu souriais à ravir, tellement mignonne, aux garçons de ferme tout en tendons qui, pendant la pause déjeuner, à la table de la cuisine, se cachaient derrière leur mur de tartines et de sandwiches, copieusement beurrés et garnis de rondelles de saucisse fumée, sans oser se mettre le moins du monde en frais pour toi : tu étais le genre d'animal qu'ils n'avaient pas appris à appréhender, non pas dotée de quatre estomacs, mais d'un seul, insatiable, en revanche, moi, je te connaissais depuis ton plus jeune âge, je te connaissais de fond en comble, même si tu étais trop jeune pour être l'objet de mon désir et simultanément trop enflammée et trop impatiente pour accepter un surcroît de prévenances et de paternalisme, ton attitude traduisait ton souhait de te détacher de l'autorité parentale, de la ferme où tu avais grandi, baptisée De Hulst, d'après W. G. van de Hulst¹, le seul écrivain que ton père connaît et dont il a lu et relu toute l'œuvre, dont il te lisait, les jours de félicité, quelques pages, après quoi tu rêvais que tu étais une chouquette, que tout le monde avait l'eau à la bouche à l'idée de te croquer, qu'il te fallait protéger toujours plus ton corps sucré de l'appétit du roi, des gloutons et des fourmis, un rêve que

1. Willem Gerrit van de Hulst (1879-1963), instituteur et auteur d'une bonne centaine de livres édifiants pour la jeunesse dont plus de dix millions d'exemplaires se sont écoulés. L'un de ses livres illustrés narre les aventures d'un boulanger qui confectionne pour le roi des *suikerbollen*, sortes de chouquettes. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

j'aurais peut-être dû prendre au sérieux, me dis-je à présent que je couche ces mots bien que je n'en aie jamais eu l'intention, je me suis concentré sur ton attitude plutôt que sur ton rêve, sur la façon dont tu te détachais de la ferme, te détachais des étables attenantes dont ton père refusait d'assainir la toiture contenant de l'amiante car, n'est-ce pas, c'est Dieu qui décide si on chope ou non le cancer, ça ne saurait tenir à quelques mètres carrés de vieilles plaques ondulées, Dieu dont tu cherchais à te libérer, tu voulais Lui échapper non sans craindre Sa colère, Son jugement dernier, ce qui t'amenait à fredonner parfois, dans ton lit, ce vers du psalmiste : *Délivre-moi de mes angoisses !* Mais ce à quoi tu aspirais par-dessus tout, c'était à te libérer de ton père, habitué des sautes d'humeur, qui mariait douceur et grande sévérité, et dont tu voulais te détourner sans pour autant cesser de le chérir, de même que tu chérissais Bello, le taureau rebelle qui ne se laissait caresser que lorsqu'il venait de manger ou de couvrir une vache, Bello que vous prêtiez à l'occasion à d'autres agriculteurs en échange d'une somme pour chaque saillie, des sous qui allaient dans le pot de confiture placé sur la cheminée de la cuisine, la cagnotte cabriole qui finançait vos vacances, oui, Bello couvrait le coût de vos vacances en Zélande, et à chaque chose que votre père vous offrait, de la pâte à tartiner aux tomes de Donald Duck, il n'omettait pas de dire : *On dit merci qui ? Merci Bello !* C'est surtout dans le ton renfrogné et rebelle de ta voix que je percevais l'acharnement que tu mettais à t'extirper de toi-même, ceci lorsque ton père se proposait de remonter la fermeture éclair de ta salopette, non pour

te prémunir contre le froid brouillard du matin, mais pour avoir l'occasion de te toucher encore, toi, son enfant qui peu à peu devenait trop grande pour ses mains rugueuses, calleuses et crevassées, moi de regarder les miennes qui étaient assez grandes et fortes pour serrer fermement les tiennes ; des mains d'enfants, j'en avais déjà tenu, mais c'était différent, elles se cramponnaient à moi alors que cette fois, c'est moi qui voulais en attraper une, mes doigts tressés entre les tiens, au niveau de la bague en plastique passée sur ton majeur, celle surmontée d'une coccinelle, bague un rien trop grande que tu avais choisie parmi d'autres petits cadeaux à l'invitation de l'orthodontiste après qu'il t'avait appris que tu allais devoir porter un appareil dentaire externe, horrible nouvelle qui t'avait bouleversée ; mon pouce, j'allais le faire aller et venir en rond des heures durant à la surface ta paume, tel un ruminant atteint de coenurose. Pendant la pause-café, je n'écoutais que d'une oreille les histoires de ton père, mélange de Mick Jagger jeune et de l'acteur Rutger Hauer quand il parlait avec enthousiasme de son bétail, de la sécheresse qui touchait les champs et le canal, des récoltes qui s'annonçaient peu abondantes étant donné que la flaccidité des ombellifères empêcherait qu'on les mette dans un vase, moi d'esquisser un hochement, il n'y avait pas le moindre vase dans toute la ferme, d'ailleurs les gens qui ne ramènent ni plantes ni fleurs chez eux sont plus sujets que d'autres à des pensées moroses au sujet des récoltes, cela même quand la saison se révèle bonne et fructueuse, et moi de rehocher la tête quand il affirmait que les vaches aiment manger toujours

la même chose dans les mêmes quantités, que ce sont des bêtes routinières, tout comme lui, il arrivait qu'il leur passe de la musique classique, du Chopin ou du Vivaldi, le soir venu le lait était plus riche que les autres jours, moi de plisser au bon moment ma figure en un sourire, mais de préférence, c'est de toi, rien que de toi, que je voulais tout savoir, je voulais parler de toi comme on parle des vaches, de leurs chaleurs et de leur versatilité, aussi je portais mon regard sur la pelouse où toi et ton frère sautiez sur le trampoline, où vous rivalisiez pour savoir qui de vous deux toucherait le ciel en premier, qui chatouillerait en premier Jésus, tu voulais Le crucifier sous tes chatouilles, plus tard tu devais me dire que les Romains recouraient au supplice des chatouilles pour torturer un suspect ou un condamné, ils l'attachaient et laissaient une chèvre lui lécher sans discontinuer la plante des pieds, et pendant que tu sautais sur le trampoline, de plus en plus haut, tes cheveux blonds dansaient et brillaient comme des blés autour de ton délicat visage, je voyais à quel point tu te lassais vite de ce jeu, bientôt tu fixais le lointain, au-delà des laitues luisantes et des poireaux du potager, affamée d'une autre vie, celle qui t'attendait là-bas, au-delà du *Village*, *The Village*, tu aspirais à en partir de même que la plupart des filles et des garçons de ton âge finissent, à la longue, par vouloir quitter le domicile parental, certains pour s'engager dans l'armée et devenir soldats avant de retrouver, le cœur lourd, la couleur camouflage du *Village*, mais toi tu étais certaine de ne jamais souffrir de mélancolie, tout ce que tu possédais se trouvait dans ta tête, il m'était impossible de savoir alors qu'un chez toi

te faisait défaut, malgré l'existence de la ferme De Hulst que tu aimais jusque dans ses fibres de bois, et la simple idée que tu partirais d'ici, que tu partirais à vélo sur la digue Cryptogame, en slalomant entre les pavés disjoints, que tu laisserais ton père en plan, oui, à cette simple idée, tu te retournais en soupirant pour reprendre le jeu sur le trampoline, *quel dommage* dirais-tu plus tard, n'étant guère douée pour les adieux, ce que je n'ai pas tardé à remarquer : le samedi matin, tu traînassais en faisant la moue quand on venait chercher les veaux pour les transporter à l'abattoir, tu ne te lassais pas de les câliner, de les gratter derrière les oreilles, de leur glisser des mots incompréhensibles, et c'est alors seulement que j'ai vu combien tu coltinais ce sentiment de perte, j'avais envie de t'en soulager en te fournissant des anti-inflammatoires ou, mieux encore, de combler ce vide bien que nous n'échangions jamais deux phrases, alors même que, pendant ces années où je me rendais régulièrement chez vous, tu m'as à maintes reprises regardé ausculter ou inséminer une vache, tu m'apportais par exemple un seau d'eau chaude et, sur une coupelle, un bloc de savon vert pour que je me lave les mains, souillées de sang et de merde, puis tu me tendais un torchon à carreaux défraîchi sans pour autant que le moindre mot ne franchisse tes lèvres dont j'aurais aimé tâter le joli contour comme je le faisais sur des bêtes atteintes de la maladie de la langue bleue, mais toi tu n'avais pas de langue bleue, tu étais en parfaite santé et charmante par-dessus le marché, dès ce moment-là j'ai su que je serais le premier homme de ta vie, lequel te regarderais ainsi que tu désirais qu'on te regarde, à savoir comme

une adulte de 14 ans, tous les jeunes de 14 ans aspirent à ce qu'on les regarde comme étant plus âgés qu'ils ne le sont, mais toi, de surcroît, tu apparais à ce désir le comportement idoine, ce qui ne m'empêchait aucunement de devenir, sous tes mouvements gracieux que l'on aurait presque pu confondre avec ceux d'une femme, la candeur de l'enfance, et c'est en de tels moments que mon amour pour toi se révélait plus fort encore, au point que parfois la tête me tournait, comme quand on vient de passer trop de temps dans une émanation de pénicilline, cette candeur ressortait plus encore lorsque tu voletais autour de la ferme en te parlant à toi-même, lorsque tu poussais des cris de petite fille quand, par une journée ensoleillée, ton père vous ciblait, toi et ton frère, avec le tuyau d'arrosage, ou encore lorsque tu passais à proximité de moi en gloussant avec tes copines, tes jambes bronzées enfilées dans des bottes cuisardes bien trop grandes, toutes agissant comme si le monde entier s'offrait à vous, toutes à l'image des guêpes qui, sous l'arbre, se délectaient de la chair juteuse des poires fendues, toutes vous étiez ces guêpes, vous étiez fortes et indestructibles, cependant je ne te voyais pas moins te débattre avec cette zone grise qui sépare la fille de la femme, osciller de l'une à l'autre, te débattre contre une personne en devenir qui n'occuperait peut-être jamais le devant de la scène, contre le sentiment de perte qui, tel un voile de brume, pendait sur tes frêles épaules, je te regardais aussi quand tu flânais seule dans les hautes herbes et le colza au bord du canal, derrière De Hulst, alors que les veaux n'étaient plus là et que leurs igloos restaient silencieux et déserts, ces box

que, vêtue d'une combinaison imperméable, tu nettoierais sous peu avec le tuyau haute pression, millimètre par millimètre, pensant de la sorte effacer leur existence de tes pensées, je savais bien sûr que tu pleurais au bord du canal, je le savais tout simplement, et je n'ai commencé à vraiment t'observer qu'au début des grandes vacances, alors que tu avais 14 ans depuis exactement deux mois et dix-sept jours, et que tu étais allongée dans le foin, tenant un livre de Roald Dahl au-dessus de ta tête, *Danny, champion du monde*, pendant que je prenais tout mon temps pour laver et rincer une fourche sous le robinet sur l'un des côtés de l'étable, je savais que, pendant ces minutes, tu te sentais en sécurité, que tu te figurais être dans un monde dans lequel on te comprenait, duquel tu n'aurais jamais voulu partir, par moments je t'entendais rire, tu restais tellement longtemps dans le foin que, des heures après, la forme de ton corps y était encore visible, je posais alors une main sur les brins d'herbe séchés qui avaient emmagasiné un peu de ta chaleur, j'aurais aimé que tu te sentes toujours comme quand tu lisais dans le foin, vraiment, mais tout a changé lorsqu'un jour, le 7 juillet pour être précis, tu m'as adressé la parole, ce même jour où j'ai, pour la première fois, tracé des bâtons au crayon à papier dans le coffret du compteur afin de calculer le nombre de nuits qui me séparaient de ma prochaine visite chez vous pour effectuer le contrôle hebdomadaire du bétail, ce jeudi de juillet, alors que le vent soufflait principalement du sud-est, je fredonnais hardiment une chanson qui passait à la radio dans la salle de traite, moi qui ne fredonnais jamais rien, mais là, j'étais envahi

d'une sorte de légèreté et de clarté, de divines complications justifiaient que je prolonge mon passage à De Hulst, il y avait beaucoup de vaches boiteuses, certaines atteintes de trichophyton, d'autres souffrant d'une carence en calcium, tu es entrée sans même que je t'entende et, soudain, venue de nulle part, ta voix a retenti, adossée à la cuve réfrigérateur du lait tu as dit que ce n'était pas ta chanson préférée, tes chansons préférées passaient rarement à la radio, as-tu ajouté, il te fallait les trouver par toi-même chez le disquaire de la ville située de l'autre côté de l'eau, le lac Courroux, malgré tout tu trouvais la chanson belle en raison de sa teneur dramatique et parce que la chanteuse apparaît, sur les images du clip vidéo, son mascara dégoulinant, dans un taxi Austin noir à la station de Warwick Avenue, tu n'ignoraux pas qu'à ce moment-là, elle n'éprouvait pas ce que les paroles suggèrent, que ses larmes étaient fausses, dans le cas contraire elles auraient étouffé sa voix, tu n'en tirais pas moins de quoi te sentir moins seule, ceci même si tu n'étais jamais montée à bord d'un taxi, et ton visage s'empourprant légèrement, tu as poursuivi en expliquant que tu jouais parfois ce morceau et chantais devant une salle comble, assises au premier rang les personnes les plus importantes que tu connaissais, elles trouvaient ça fantastique, voire sublime, toi, tu recourais à des larmes factices, tu n'arrivais pas à pleurer sur commande, sauf quand tu pensais aux morts, mais comment penser aux morts tout en chantant, non, ce n'était pas possible, faire du vélo et penser aux morts, ça oui, tu t'en tirais, tu pédalais à fond, de tombe en tombe, pendant que les larmes dégoulinaient de tes yeux, puis l'air

de rien tu t'es retournée comme si m'avoir parlé ne revêtait pour toi aucune signification, comme s'il me fallait douter d'avoir réellement entendu ta voix, me demander si je n'avais pas rêvé, tu as alors passé la main sur la cuve à lait comme s'il s'agissait du dos d'une vache groningen, j'aurais voulu te répondre, avoir le courage de dire quelque chose cet après-midi-là, mais je suis resté sans voix à l'instar de la chanteuse sur les ondes, lançant un sourire à ton dos, entendant Monsieur Météo annoncer qu'on allait au-devant d'un été réfractaire, surtout dans le nord du pays, le mot *réfractaire* ne devait prendre tout son sens que plus tard, lorsque je commencerais à me demander s'il fallait chercher dans cette haute saison l'origine de la rupture dans ma vie, si c'était ici, entre les bidons du lait pelliculé de colostrum jaunâtre, qu'avaient pris corps mes désirs et envies démentiels de toi, ou bien cela s'était-il produit plus tôt, la faille se trouvait-elle quelque part dans mes souvenirs d'enfance et d'adolescence ? Pages de ma vie que, piteux, j'ai feuilletées sur ordre des magistrats, quoi qu'il en soit, une fois rentré chez moi, sans même me changer, j'ai cherché les paroles de la chanson sur Internet, j'ai lu goulûment les phrases de « Warwick Avenue », en ai copié le texte dans un fichier Word puis souligné les passages qui, à mon sens, correspondaient au sentiment que j'éprouvais pour toi, après quoi j'ai écouté les chansons avec lesquelles j'ai grandi en en soulignant là aussi certains passages, des chansons de Patti Smith, des Rolling Stones, de Frank Zappa, de Lou Reed, oui, surtout de Lou Reed, après avoir lu que son « Walk on the Wild Side » avait été un temps boycotté, un état qui

allait bientôt être le nôtre, je n'ai pu les écouter sans penser à toi, à la façon dont tu pourrais les analyser en te balançant d'avant en arrière sur tes orteils, aussi, un mois plus tard, lorsque je suis passé soigner une génisse aux pis enflés, signe d'une mammite estivale, te trouvant allongée cette fois encore dans le foin, un livre à la main, *Harry Potter à l'école des sorcières*, premier tome de la série, dont tu avais tapé le texte, à 12 ans, lettre par lettre dans Windows 95, après avoir emprunté le roman à la bibliothèque – tu le trouvais trop beau pour le rendre, mais ne voulais pas non plus risquer une amende trop salée –, je t'ai donné une enveloppe dans laquelle j'avais glissé les paroles, une enveloppe de deuil, c'est tout ce que j'avais à la maison, ces enveloppes couleur crème que je destinais aux personnes dont j'avais piqué l'animal préféré, incluant par habitude dans mon courrier le poème « Joy in Death » d'Emily Dickinson, je te l'ai donnée sans rien te dire des passages que j'avais soulignés, ça viendra plus tard, je me disais à part moi, quand, rayonnant et fier au premier rang, je t'applaudirais, sifflerais tout en criant quelque chose de Beckett, ma main en entonnoir autour de ma bouche : *Quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne reste plus qu'à chanter*. Et de songer : c'est elle sur scène, ma fervente fugitive, mon petit animal de luxe.

Kurt Cobain était mort. Depuis onze ans déjà, mais tu ne le savais que depuis une heure, après avoir écouté pour la première fois « Smells Like Teen Spirit », passant ensuite la chanson en boucle sur ton lecteur CD, affirmant que le musicien n'avait pas succombé à une overdose d'une quelconque drogue ni à une balle, mais à une overdose de succès, lequel fait croire qu'on vole, ceci jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'on n'a pas d'ailes, de fait on dégringole illico à l'image de certains personnages de dessins animés, ceux des *Looney Tunes* par exemple : dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont suspendus en l'air, ils font un plongeon dans le vide. Toi de poursuivre en disant que si jamais tu devenais célèbre, célèbre pour de vrai, tu n'oublieras jamais d'où tu viens, tu n'oublieras pas l'odeur de l'ensilage, celle de l'ammoniac, de la bouse, ni tes copines, en aucun cas, cependant tu savais déjà que tu perdrais quelque chose d'essentiel, que le succès te changerait bel et bien, tout en maintenant une autre chose en l'état, voire l'accentuerait, à savoir l'incommensurable vide qui t'habitait déjà alors, même si j'en négligeais les

symptômes, moi capable de déceler une maladie chez tel animal ou l'excédent d'hormones de stress chez tel autre, j'étais aveugle parce que je voulais croire en ta résilience, parce qu'au bout du compte tu en aurais sacrément besoin, j'ai détourné les yeux tout comme quatre ans plus tôt, à l'époque de la crise de la fièvre aphteuse, quand j'avais dit à un éleveur que ce n'était rien qu'une petite grippe qui allait passer, merde alors, je ne voulais pas que tout son cheptel soit abattu, j'avais vu trop de vaches, de moutons, de cochons jetés encore à moitié vivants dans la benne à cadavres, leurs pattes secouées de spasmes en cognant les parois, sans compter que la même semaine j'étais passé chez un autre agriculteur où la pleurésie s'était déclarée ; à l'heure du déjeuner, alors que j'entrais prendre dans ma grosse sacoche mes tartines au beurre de cacahuète bien que je susse que j'aurais du mal à avaler la moindre bouchée, m'engageant dans le couloir sans me douter de rien, je l'avais vu pendu à la balustrade de l'escalier, du moins j'avais vu dans un premier temps les semelles de ses bottes cuissardes avec du fumier et de la paille encore collés dans les rainures, puis sa combinaison et ce n'est qu'ensuite que mon cerveau avait intégré la totalité de la masse sans vie, j'avais fermé les yeux, paupières crispées, pour me sauver et dans l'espoir de pouvoir encore le sauver, de rembobiner le temps pour revenir au moment où j'étais arrivé à la ferme au volant de mon utilitaire Fiat noir, j'aurais pu alors le raisonner en lui parlant comme la reine Beatrix parle à son peuple, multipliant de façon étonnante l'emploi du monosyllabe « nous », ceci avec un succès comparable au mien avec toi, cependant je

ne savais pas alors ce que c'est que de perdre ce qui nous est le plus cher, je ne savais pas que dans certaines circonstances, aucun mot n'est à la hauteur de la situation, à l'abîme de ce qu'on a perdu ; cela dit, j'aurais voulu être à même de l'arracher au nœud coulant, histoire au moins de le presser contre ma poitrine comme je le faisais avec les veaux qui souffraient d'ingestion ruminale, les regardant dans les yeux pour voir comment se développaient leurs estomacs, oui, je l'aurais serré dans mes bras comme un petit veau malade et lui aurais peut-être chuchoté quelques paroles à l'oreille, empruntées à Leonard Cohen, je crois que tu saurais apprécier cela : *First of all nothing will happen / and a little later / nothing will happen again*¹. C'est ce qui m'est passé par la tête, même si je savais très bien que l'éleveur n'aurait probablement rien compris ou voulu comprendre à ces mots anglais : quand on est enfoncé jusqu'au cou dans sa propre fosse à purin, tout ce que l'on perçoit encore, c'est la pestilence, la merde vous aspire vers le fond, non, je ne lui aurais rien dit, me contentant de le serrer dans mes bras jusqu'à ce qu'il se vide de tout sentiment d'impuissance comme les vaches se vident de leur sang puis nous serions allés nous asseoir à l'arrière de mon van, ainsi que je l'ai souvent fait avec tel ou tel client au moment de lui faire part de mes observations, j'aurais roulé une cigarette, l'aurais allumée pour la lui tendre, ses lèvres gercées effleurant mes doigts, j'aurais perçu la force qu'il mettait à tirer une bouffée

1. Pour commencer rien ne se passera et un peu plus tard ce rien se répétera.

– la cigarette se rétrécissant avant de se renfler –, à croire qu’il cherchait à se remplir les poumons d’espoir, d’autre chose en tout cas que des relents de l’abattage, peut-être en serais-je venu à fermer la double porte pour me retrouver avec lui dans l’habitable sombre sans plus entendre les bruits, ceux des bêtes s’affaissant sur les caillebotis, nous aurions ainsi été à l’endroit où j’ai placé bien plus tard un matelas, rembourré de mousse à mémoire de forme et de mousse froide, alors que je m’éprenais à la folie de toi, mon adorable, et on aurait attendu jusqu’à ce que les camions à grappin quittent la cour de la ferme et que s’installe un silence tel qu’on se serait demandé, lui et moi, si toutes ces horreurs s’étaient effectivement déroulées, si on ne les avait pas fabulées, un peu comme il m’arrive, après avoir regardé un film de guerre, d’avoir l’impression d’être plongé moi-même dans la bataille, soupçonnant à chaque coin de rue la présence d’un soldat prêt à m’abattre, ça fait *bang bang* dans ma tête, mais voilà, il était bien pendu haut et court, et le pire c’est que ce sont les hommes du service chargé d’enlever les cadavres de vaches qui l’ont décroché de la balustrade, avec ces mêmes mains qui venaient de prendre la vie de ses bêtes, moi incapable de quoi que ce soit, abruti dans le couloir, mes tartines molles entre les doigts, et je ne sais comment, mais je les ai mangées toutes les trois, y compris la croûte que je laissais pourtant d’habitude dans ma boîte à lunch sur le couvercle de laquelle un autocollant défraîchi montrait deux cochons en train de copuler au-dessus des mots *Makin’ Bacon*, croûtes dont je me débarrassais dès mon retour à la maison dans un geste de protestation

infantile dont je ne m'étais jamais désaccoutumé, puis j'ai regardé ces hommes emballer l'éleveur dans une bâche agricole noire dont on recouvre en principe les fosses à maïs pour conserver cette céréale, un silobag le long des deux bras afin que le vent, qui entrait par la porte ouverte donnant sur le jardin, ne soulève pas le plastique, comme s'ils tenaient à s'assurer que le type était bien mort, à la différence de certaines bêtes, avant d'être transporté dans le corbillard ; après cette journée, je n'ai plus pu avaler de beurre de cacahuète sans que ne réapparaisse le visage bleu foncé du paysan, ses yeux exorbités, et avec toi aussi, j'ai détourné pareillement les yeux, bien qu'en cette occasion c'est moi seul que je songeais à sauver, je tenais à rester dans ton ensorcellement en même temps que j'exécrais cela, mais, diantre ! la faiblesse de ma chair, tu étais le feu qui parcourait mes reins, comment aurais-je pu le mater sans ne pas m'éteindre moi-même ? Je t'ai laissée parler et parler encore de la chanson de Cobain que tu considérais comme un cri de désespoir, de sa lettre d'adieu que tu avais lue sur Internet, tu l'estimais presque trop belle et trop lucide pour une personne qui a renoncé à la vie, il avait biffé des phrases en oubliant qu'on peut tout aussi bien tirer un trait sur le souhait de mourir, laissée parler de Teen Spirit, marque de déodorant aux États-Unis, du fait qu'une personne désespérée ne se soucie souvent pas du tout ou bien trop de son odeur et que la teneur de tout ça tenait dans une unique phrase : *I'm worse at what I do best*¹. Au moment où tu

1. Je suis mauvais dans ce que je fais de mieux.

prononçais ces mots, tu as frissonné, sans que je sache si cela tenait aux paroles de la chanson, à la disparition du musicien que tu venais de découvrir dans ta prime adolescence, ou à cause du crépuscule qui s'élevait derrière l'étable, nous enveloppant peu à peu comme si les croque-morts du *Village* venaient se placer autour de nous, eux qui, même quand ils ne travaillent pas, se trimbalent vêtus de noir, ils ne peuvent pas prendre congé de la mort puisque la mort ne prend jamais congé d'eux, il m'arrivait de faire appel à eux quand quelqu'un voulait enterrer son animal préféré sous un pommier au lieu de le déposer au bord de la route où la société Rendac ramasse les cadavres, ils creusent une fosse, creusent jusqu'à se retrouver de l'eau à hauteur des chevilles, moi au bord de l'abîme, je tremblais, oui je tremblais, ne pouvant m'empêcher de penser à mon existence, à ma propre finitude, je venais d'atteindre l'âge biblique de sept fois sept et savais que le nombre quarante-neuf représente la perfection, la délivrance, sans compter que les disciples avaient dû attendre quarante-neuf jours avant que l'Esprit de Dieu ne se répandît sur eux, mais quarante-neuf est en même temps un nombre qui n'annonce rien de bon ainsi que le formule le psaume 49 : *Mais l'homme ne peut demeurer dans son éclat ; il est rendu semblable aux bêtes qui périssent. Telle est la voie sur laquelle ils se fient ; et leurs successeurs se plaisent à leurs discours. Ils sont poussés au Sépulcre comme un troupeau ; la mort se repaîtra d'eux.* Toutefois, ce n'était pas moi que je voulais entendre, mais toi, mon élue céleste, sans savoir quel désert, à terme, je traverserais ; en attendant, en ta compagnie, je débordais de

vie, en ta compagnie j'existais, tout était moins horrible, il m'était tout à coup possible de me tenir au bord de l'une de ces fosses le sourire aux lèvres, les yeux baissés sur le début de calvitie des fossoyeurs, car j'étais incroyablement jeune et plein de fougue, tel le pommier qui refleurit chaque année, même dans le cas où la mort a été enterrée à son pied, grâce à toi, je ne cessais de me ramifier, de grandir ! Et ne voilà-t-il pas que tu m'as dit que tu aimais le prénom Kurt, que sa sonorité te faisait penser à un plat d'un pays lointain que tu dégustais par petites bouchées pour faire durer le plaisir, pour l'apprécier davantage, et qu'un jour tu voulais avoir un petit ami portant ce prénom, c'est alors qu'un voile de tristesse est descendu sur ton visage, comme si tu venais de prendre conscience de quelque chose, de quelque chose de plus profond que le simple fait de savoir qu'il y a très peu de garçons qui s'appellent Kurt, puis tu t'es reprise, adossée à la porte de l'étable, racontant que ce n'était pas la première fois que tu découvrais un artiste déjà mort : Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Kristen Pfaff, Robert Johnson, Leslie Harvey. Que si leurs voix retentissaient dans ta tête avec une beauté sans pareille, cela tenait peut-être au fait qu'ils étaient morts, que voyant leur fin venir ils avaient jeté leurs dernières forces, leur dernier souffle dans leurs chansons, personne ne pouvant surpasser les morts, tu savais de quoi tu parlais, nous savions tous deux de quoi tu parlais sans pour autant mettre le moindre mot là-dessus, pas plus que sur le crépuscule de cette soirée qui, après nous avoir enveloppés, s'insinuait en nous, t'amenant à parler de plus en plus lentement du

Twenty-Seven Club, ces musiciens morts à 27 ans auxquels tu portais un intérêt incommensurable, tu avais lu comment Jones s'était noyé dans une piscine à Hartfield, comment Hendrix s'était étouffé dans son propre vomi après avoir consommé trop de somnifères et de vin, comment Morrison avait succombé à une crise cardiaque, Joplin et Pfaff à une overdose d'héroïne, Johnson à un verre de whisky empoisonné à Greenwood, la pire mort étant celle du guitariste Harvey, électrocuté, lors d'un concert qu'il donnait avec le groupe Stone the Crows, en touchant un micro qui n'était pas relié à la terre, et en réalité, on pouvait dire la même chose des autres : tous étaient déconnectés de la terre depuis longtemps. Ils avaient succombé à leur soif de célébrité, à leur ardent désir de reconnaissance, toi de dire que ce désir était une berceuse, sans cette berceuse, sans cette mélodie, un enfant erre éternellement à la recherche *du* regard, celui qui atteste son existence, c'est alors que j'ai vu que le crépuscule avait gagné tes yeux, vu que de temps en temps tu jetais un coup d'œil inattendu par-dessus ton épaule, sur la ferme, sur le vestibule éclairé, il te fallait rentrer, as-tu dit, à cause de l'obscurité et de tes devoirs et, haussant les épaules, tu as lancé un *bonsoir* sec tandis que moi, je n'étais pas à même de t'avouer que, pour toi, je désirais me prénommer Kurt, s'il te plaît appelle-moi Kurt.

Kurt, as-tu commencé par une journée aussi chaude que les entrailles d'un bovidé, *Kurt*, faut que je te dise un truc, j'y étais, le fameux jour de septembre à New York. Au début, je me suis demandé si tu m'appelais vraiment Kurt ou si je me faisais des idées, mais partons du principe que tu t'adressais réellement à moi de la sorte, sans détour et avec gravité, je me trouvais près des box des veaux, exerçant une telle pression sur le sac de lait en poudre ouvert qu'un nuage s'en est échappé, ça m'a amené à penser, un peu étonné, qu'il n'existe pas un seul film romantique où l'on voit de la neige en haute saison, car le spectateur se sentirait floué, il exigerait que le vidéoclub le rembourse, tout spectateur entend voir s'éclorre et s'épanouir un amour réaliste de façon à s'imaginer vivre un jour la même chose, et, en raison de ce nuage, j'ai su que nous étions extraordinaires, uniques, même si je trouvais le mot *unique* tout aussi laid qu'un taureau d'élevage bien engraisé, sans me rendre compte à l'époque que je n'étais moi aussi préoccupé que par la croissance de ma carcasse, je me nourrissais en amplifiant chaque

moment passé en ta compagnie, en faisant de ma passion casse-cou un veau de boucherie toujours plus affamé, tempétueux ou peu s'en faut, sans compter que t'entendre m'appeler Kurt me troublait, je veux dire : dans quelle mesure étais-je vivant dans tes pensées en un tel moment ? Étais-je destiné à ne devenir, à la longue, qu'une chanson que tu n'arriverais plus à te sortir de la tête ? Allais-tu me passer et repasser en boucle, dans le vain espoir d'inventer du neuf grâce auquel je ne perdrais rien de mon éclat et continuerais à briller ? Ou tablais-tu sur une découverte qui te rassurerait et te guiderait à travers ce fol été ? Peut-être étais-je un passage d'une des chansons, souligné pour toi mais passé jusqu'ici inaperçu à tes yeux, ou du moins dont le sens t'échappait ; peut-être étais-je moi-même passé inaperçu, toutefois je n'avais pas le temps de m'appesantir là-dessus puisque tu m'appelais Kurt et parlais de façon confuse tandis que, dans mes bottes, je me tenais dans la neige et que le soleil tapait sur mon crâne, entre béatitude et brûlante déception, tu disais que tu avais été sur place, là-bas, que tu t'étais envolée jusqu'aux Twin Towers juste après que le premier avion avait perforé l'une de ces tours jumelles, car voler, c'était dans tes cordes, non du fait d'une illusoire renommée mais en raison d'une boulette commise par Dieu, à moins que ce ne fût grâce à un don caché, tu m'as demandé ce que ça m'inspirerait de te savoir chaque soir debout sur le bord de ton lit à t'entraîner pour ton prochain vol, de savoir que tu étais le premier être humain volant, qu'un jour comme celui-ci, tu t'envolerais pour la deuxième fois, cette fois en décollant du silo à fourrage, en

survolant les labours, les betteraves à sucre et les champs de blé, en survolant les eaux claires du Maelström, même si, disais-tu, je devais tenir compte du fait que tu ne reviendrais pas, pour que ça soit exceptionnel – et non pas un simple tour de passe-passe, les tours de passe-passe, on les oublie vite – il fallait que tu t’envoles pour ne plus revenir, à moins que tu ne deviennes un oiseau migrateur qui reviendrait, mais seulement en été, on te compterait au nombre des récoltes, tout le monde serait heureux de te voir, oui, ça te disait bien de savoir que les gens du *Village* tendraient le doigt dans ta direction quand tu t’envolerais, tous prétendant te connaître sans pour autant comprendre comment tu avais pu dissimuler tes ailes aussi longtemps, ils chuchoteraient que tu avais toujours été atypique, mais de là à imaginer pareille prouesse, non, ils n’avaient jamais pu le soupçonner, et ils continueraient à te suivre du regard alors que tu survolais le temple protestant, décrivais un cercle au-dessus de l’école primaire puis, au-dessus de la digue, te dirigeais vers le sud, tout ce qui se trouvait sous toi se faisant toujours plus petit, aussi petit qu’une pomme de terre disais-tu, ou plus précisément : qu’un petit pois. Ça m’en boucherait pas un coin ? Toi d’en rajouter, je pouvais voir que tu en rajoutais à la façon dont ta petite langue courait goulûment sur tes lèvres pour rendre les mots juteux, tu répétais que tu avais volé jusque là-bas en cette journée tragique de septembre, que, sous toi, tu avais entendu les cris des gens, les sirènes, et que pendant que tu volais, les paperasses des bureaux qui s’envolaient de la tour se faisaient colombes de la paix, vrai de vrai, disais-tu,

des colombes, et tu as vu des gens se jeter par les fenêtres dans le vide, tu as entendu le bruit sourd de leurs corps percutant le sol comme s'il s'agissait de sacs de lait en poudre, c'est alors qu'un autre avion est arrivé et s'est engouffré dans la deuxième tour, s'il s'agissait d'un avion, tu en doutais par moments, tu croyais que c'était toi en personne qui avais percuté le gratte-ciel, tête la première, puis ton torse, puis le reste de ton corps, tes pieds, tu disais que tout était de ta faute, voyant les larmes perler derrière tes yeux, j'ai songé, putain, que t'avais tout juste 10 ans à l'époque, cependant je t'ai laissée relater les différentes fois où, dans ta tête, un avion s'écrasait sur la ferme De Hulst, tu entendais les murs s'effondrer, le verre se briser, tu voyais ton père, oui, tu voyais ton père enseveli sous les décombres de l'aile droite du bâtiment alors que c'est toi qui avais été ciblée, disais-tu, peut-être ferais-tu bien de te rendre et d'avouer sans détour : *C'était moi ce jour-là, l'avion, c'était moi ; j'ai transformé New York en un brasier, j'ai fait pleurer le monde entier, monde que je veux à présent consoler en livrant le coupable.* Ça sortait de ta bouche comme la pure vérité, mais j'étais plus convaincu encore par la détermination avec laquelle tu croyais en ton histoire et par l'époustouflante facilité avec laquelle tu es passée sans transition à la splendeur de tes ailes, à leur beauté et leur puissance stupéfiantes, des plumes hydrofuges, alors que, dans l'entrée de l'étable, en un diabolique enchantement, tu bougeais les bras, et voyant les muscles sous ta peau à chacun de tes mouvements, j'avais envie de te crier de ne jamais décoller, tu m'entends : jamais. Mais au lieu de cela, je mélangeais

frénétiquement, dans un seau, de la poudre à de l'eau tiède jusqu'à ce que les grumeaux disparaissent, et je t'ai dit qu'avant de voler, il faut apprendre à atterrir, à peine avais-je prononcé ces mots que je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'une réplique inappropriée, pontifiante de surcroît, beurk ! que je te décevais, que tu avais espéré une autre réponse, par exemple que j'applaudisse ton projet, que j'estompe sous ton crâne la catastrophe de septembre, quand tu as laissé tes ailes retomber mollement le long de ton corps, il ne me restait plus qu'à me frapper la tête, à la battre au fouet de cuisine, mon odorat a perçu pour ainsi dire le vide qui transperçait ta poitrine comme un troisième avion, de même qu'il repère à plusieurs mètres de distance un veau qui, touché par un virus, a la coulante, ton virus à toi, c'était moi, ce que tu ne pouvais encore savoir, j'aurais aimé serrer dans mes bras ton frêle corps de nympnette, après tout, ce que tu désirais, c'était d'être vue, d'être quelqu'un que l'on suit des yeux, que l'on désigne de loin, mais pas comme on te montrait du doigt au collègue, de ne pas avoir besoin de t'élever trop haut pour attirer l'attention, c'était qu'une personne souhaite que tu restes ici, s'il te plaît, reste ici, sans toi les champs vont se fissurer, sans toi le Maelström sera soit envahi d'algues bleues, soit tari, par suite beaucoup d'oiseaux migrants ne survivront pas au rude voyage vers le sud, ils dégringoleront comme la manne, mais je ne pouvais exprimer ma pensée, il me fallait suivre le fil de la tienne et de ton horrible confession, il me fallait t'imaginer perchée là-haut, sur le silo, juste ciel ! cette simple idée me faisait frémir ! Je n'arrêtais pas de remuer

mon mélange, pourtant il n'y avait plus de grumeaux depuis longtemps, et c'est alors que j'ai prononcé cette phrase, bon sang, j'ai prononcé ces mots : *Je vais t'aider à t'envoler*. Je me suis redressé comme si l'on jouait dans un film, me suis figé, le fouet à la main, du lait a dégouliné par terre, j'aurais aimé réduire les grumeaux qui stagnaient dans ta tête, mais tu t'es remise à remuer les bras, de toute leur envergure, or ton ombre pouvait laisser croire que tu étais vraiment une créature ailée, et bientôt tu t'es mise à courir dans la cour de la ferme, gloussant, et criant : *Je suis une corneille, un corbeau, je suis un héron, je suis l'oiseau que l'on craint le plus*. Pour finalement t'écraser dans l'herbe et rester là, immobile, les yeux rivés sur le ciel bleu avant de dire : *Y a un truc qui cloche chez moi, et pas qu'un peu*. Quelques futiles secondes plus tard, tu t'es relevée d'un bond et j'ai vu que l'oiseau avait disparu de ton esprit, je t'ai vue entrer, tête basse, dans l'étable où, raclor en main, tu as zigzagué sur les caillebotis pour retirer le fumier coincé entre les fentes, pendant que, sans détourner le regard de toi, je donnais du lait aux veaux, qu'aurais-je pu faire si ce n'est t'attirer vers moi, je te sauverais, mon adorable fugitive, je te sauverais inconditionnellement, c'est sans doute à ce moment-là que mes cauchemars ont commencé, lesquels te montraient en train de grimper tout en haut du silo tandis que les fossoyeurs restaient plantés à son pied, ils te fixaient, une main en visière, affirmant que tu ne pourrais être certaine de ton affaire qu'après avoir fait le grand saut, et à chaque fois que tu étais sur le point de décoller, je me réveillais en sueur, habité de l'envie de te téléphoner pour

me rassurer, mais ce n'est que plus tard que tu m'as donné ton numéro en me disant de ne pas t'appeler, tu détestais le téléphone, tu en détestais les sonneries, surtout *Schnappi*, *le petit crocodile*, que presque tous tes camarades de classe avaient sur leur portable, le moment de raccrocher t'était encore plus pénible que le reste, comme si effectuer ce geste, c'était en fait rompre les liens du sang ou de l'amitié, et ne sachant comment mettre un terme à la conversation, tu prétextais de la friture : *Allô, allô, je t'entends pas bien*. C'est sûr, téléphoner tu n'aimais pas, ton numéro, tu ne me le donnerais que plus tard, et un jour, tout en mangeant un plat cuisiné – chou frisé, saucisse et jus de viande – alors que Camillia et mes deux fils passaient une journée en ville, j'en ai fixé les chiffres sur l'écran de mon téléphone jusqu'à ce que j'entende ta petite voix pure, ayant fini par t'avoir en ligne, au bout de quelques appels j'ai compris que quand tu décrochais, tu prononçais systématiquement ces mots : *Vous êtes sur la boîte vocale de l'oiseau. Bip*. Même si je connaissais ton numéro par cœur, je ne l'ai pas moins inscrit, à toutes fins utiles, sous les bâtons du coffret du comp- teur ; cet été-là, je suis venu à la ferme de plus en plus souvent pour examiner les génisses avant de me régaler de la bière régionale que ton père me servait à la fin de la journée quand la brume se posait sur les champs comme la mousse sur le pourtour du verre, je souriais poliment à chacune de ses blagues et de ses vantardises, à l'écoute de son « savoir » en matière de météo, lui s'imaginant que sa compagnie m'émoustillait alors que c'était en réalité ta présence, mon adorable, je sirotais ta petite existence

MON BEL ANIMAL

oppressante et sombre, et, à la fin de la soirée, je posais les innombrables bouteilles de bière vides dans la remise à côté du tire-botte, sentant combien ça moussait et tournoyait idiotement en moi, mais je savais déjà alors, avec certitude, je savais que je t'aimais.

Peut-être n'y avait-il rien d'étrange à cette démarche et était-il tout à fait normal d'entrer dans un magasin de literie par cette matinée torride. J'y ai acheté le matelas le plus cher, rembourré de mousse à mémoire de forme et de mousse froide, ainsi que deux oreillers gonflés de duvet de canard, j'ai traîné le matelas à l'arrière de mon van, ai posé dessus un sac de couchage dézippé, récupéré à la maison et portant une initiale brodée, le C de Camillia, ai fait en sorte que la lettre soit du côté de la double porte afin que tu ne la remarques jamais, c'est alors que j'ai songé que la femme que j'avais était à mes pieds tandis que celle que je désirais voletait, insaisissable, dans ma tête en sueur ; j'ai épié les alentours pour voir si quelqu'un avait remarqué que je mettais le même zèle que des foulques à construire un nid d'amour, puis j'ai pris la direction de De Hulst, la poitrine remplie autant de joie que de dégoût à cause de ce que je transportais dans mon véhicule, mais tout cela a disparu dès que je t'ai vue et j'ai alors su que ce que je faisais était bien, que toi et moi étions inéluctables, que nous étions

comme le pont d'une chanson, nous étions différents de tout et de tous autour de nous. Je t'ai alors regardée t'amuser à te laisser tomber sur le matelas, un exemplaire de *James et la grosse pêche* à la main, puis à me demander si je dormais là, moi de répondre oui en guise de blague, que j'étais un loup-garou, que je me garais au coin du parking un peu plus loin, parce que je tenais à dormir sous la lune, pareille à un abcès dans le ciel cette semaine-là, par la suite, tout ça ne tiendrait plus de la blague : je passerais de plus en plus de soirées, voire de nuits, sur le parking afin de te rejoindre le plus rapidement possible, le siège passager disparaîtrait sous des sacs vides de McDonald's, des barquettes de sauce américaine séchée, d'innombrables emballages de sandwichs ainsi que des canettes de Coca achetées à la station-service ; bien entendu, je voyais d'autres éleveurs que ton père, me rendais dans d'autres entreprises agricoles, mais je bâclais mon travail pour regagner le *Village*, te rejoindre, peut-être était-ce au fond tout à fait normal que tu te laisses ainsi tomber en arrière, le livre au-dessus de ta tête, et que tu poses tes pieds sur mes genoux, sur mon pantalon breneux et que, de mon côté, je te caresse précautionneusement les orteils un à un, en pinçant doucement les os, les massant comme il m'arrivait de masser la couronne du sabot d'un cheval, par instants, quand ça te chatouillait, tu retirais un peu ta jambe, il me fallait me dominer pour ne pas t'arracher le roman des mains et le balancer dans l'herbe, puis te tirer brutalement et amoureuxment sur mes genoux, enfoncer mon nez dans tes cheveux encore humides, là où je te respirerais sous l'odeur du chlore de

la piscine, il m'était impossible de définir ton odeur à toi, les mots que j'aurais posés dessus auraient été décevants, tu exhalais ta propre odeur et rien que la tienne, il en était ainsi et pas autrement, et tandis que je caressais ta peau pour la première fois, ta peau de la douceur d'un pis, câlinant tes orteils sous mes doigts comme pour en examiner la structure osseuse et juger si tu étais un animal en bonne santé, tu m'as dit que tu avais vu au moins dix fois *Charlie et la chocolaterie* de Tim Burton, que Willy Wonka t'avait toujours fait peur, un azimuté, car il abandonnait les enfants chiants à eux-mêmes, il les gâtait et les amadouait avec le surcroît de toutes les sucreries de l'usine sans pour autant les prémunir des dangers qu'entraîne la gourmandise, tu soutenais qu'être trop gourmand signifie qu'on manque de quelque chose, disais que tu accélérerais l'image pendant les chansons parce qu'elles te retournaient l'estomac et que tu avais longtemps cru qu'un jour tu trouverais à ton tour un emballage doré dans une barre de chocolat, que tout le monde comprendrait alors qu'il te fallait partir d'ici, mais tu n'avais rien trouvé, puis tu m'apprenais dans un soupir qu'on avait enterré Roald Dahl avec, entre autres, une boîte de crayons à papier HB, son chocolat préféré de Prestat, des queues de billard et une scie électrique, que dans le cimetière de Great Missenden, des traces de pas du Bon Gros Géant mènent à sa tombe, qu'un jour tu aimerais t'y rendre pour t'allonger sur la pierre froide et lui murmurer qu'il t'avait sauvé la vie, sans m'expliquer de quelle façon, que tu avais les pouvoirs de Matilda et la politesse de Charlie, que *Les Sorcières* t'avaient empêchée de dormir des

nuits entières après que tu avais vu le film en fin de primaire, l'institut avait dit que seuls les élèves au cœur bien accroché pouvaient le regarder, tu avais alors levé la main, découvrant que tu avais un cœur sacrément mal accroché, un jour tu avais entendu dire que Roald Dahl n'approuvait pas la fin du film, différente de celle du livre, Luke de souris étant redevenu un être humain, tu avais entendu dire que Dahl s'était tenu à l'entrée de certains cinémas, brandissant un mégaphone et criant : *N'entrez pas, c'est un souricière !* Tu aurais aimé qu'il se tienne de même à l'entrée de la salle de classe, qu'il proclame qu'il faut perdre son cœur à plusieurs reprises pour qu'il soit bien accroché, tu n'ignorais pas que Roald Dahl avait survécu à un crash, s'était extirpé de la carcasse de l'avion avec une fracture du crâne, laquelle expliquait son talent d'écrivain, or tu étais certaine d'avoir vécu un événement similaire, certes tu ne t'étais pas écrasée lors de ton premier vol, mais tu avais assurément pris un coup sur la tête, comment expliquer autrement un mode de raisonnement tel que le tien si ce n'est par le fait que tu avais transpercé les Twin Towers, sur la tombe de l'écrivain il te faudrait reconnaître que tu n'avais jamais lu *Fantastique Maître Renard* parce que tu n'aimais pas vraiment les renards, ils déterrent les poules pondeuses inhumées de l'autre côté du canal, non, vraiment, tu disais, les renards n'ont pas une once de savoir-vivre, en conséquence de quoi tu ne souhaitais rien lire à leur propos, et tu ne cessais de parler pendant que je te regardais, mon petit animal de luxe, je regardais le matelas épouser tes formes, matelas assez grand pour nous deux, cependant je n'osais pas m'allonger

à côté de toi, pas encore, c'est alors que tu as de nouveau prononcé mon prénom tout en pétrissant mes cuisses avec tes orteils, à la manière des chats lorsqu'ils se sentent à leur aise, tu as dit : *Kurt, j'en sais rien, mais j'ai parfois l'impression que les choses ne reviendront jamais à la normale.* Tu as poussé un soupir puis reporté tes yeux sur les lignes du livre, moi de me demander quelles choses ne reviendraient jamais à la normale, mais plutôt que de te poser la moindre question, j'ai attendu que tu poursuives, ce que tu as entrepris en me parlant de la piscine à la sortie du *Village* et des garçons qui sautent du haut plongeoir pour faire impression sur eux-mêmes, sur leurs copains et surtout sur les filles, du baiser que tu avais échangé à 10 ans avec un garçon sous l'eau sans déterminer si ça t'avait plu ou si tu avais détesté, lui t'avait embrassée pour que tu lui achètes un sachet de grenouilles Haribo – il avait oublié son argent de poche –, voilà pourquoi tu l'avais baptisé Le Crapaud, il t'arrivait de repenser à ce baiser au goût de chlore et aussi un peu de petit mec, je t'ai alors demandé ce qui te passait par la tête quand tu songeais au Crapaud, tout en caressant tes chevilles et la bande blanche laissée par tes chaussures, là où le soleil n'était pas passé, te trouvant mille fois plus belle encore pâle que bronzée, pareille à de la porcelaine, c'est ainsi que je voulais te voir, comme une jouvencelle en porcelaine rien qu'à moi, j'avais relevé depuis quelques minutes que tu ne lisais plus, j'ai vu que tes joues s'empourpraient, on les aurait crues colorées par le feutre que j'utilisais pour marquer les brebis après les avoir vaccinées, tu as alors aspiré une goulée d'air avant d'affirmer qu'à chaque fois

l'oiseau tue Le Crapaud, il l'avale en une seule déglutition, et tu étais soudain devenue Le Crapaud, tu ne pouvais rien y faire, tu as retiré tes pieds de mes genoux pour t'allonger sur le ventre en me disant : *C'est à moi que je pense le plus.* Moi, je ne voyais pas le rapport avec Le Crapaud, je savais uniquement que j'avais effleuré un sujet dont tu ne voulais pas parler, je n'y pouvais rien si je restais assis là avec ma balourde lubricité, ne sachant plus si je voulais te chérir ou te déchirer en lambeaux, peut-être les deux à la fois, bon sang, oui, les deux à la fois, mon pantalon crasseux me compressait le sexe, j'avais envie de caresser la plante de tes pieds sur lesquelles l'eau de la piscine avait laissé des sillons, envie de t'embrasser pour substituer dans ta tête mes mots aux lignes de Roald Dahl, mais tu semblais si loin tout à coup, à croire que tu ne faisais plus partie de mon troupeau, pourtant à ce moment-là j'étais extrêmement satisfait de la façon dont les choses se passaient entre nous et surtout de l'achat du matelas, ma Fiat ne tarderait pas à devenir notre palais d'amour, j'accrocherais des posters aux parois, un de Nirvana et un de la reine Beatrix, en avril elle était venue en visite officielle au *Village*, à cette occasion tu avais épinglé une fleur au revers du prince Willem-Alexander, je t'avais observée de loin, tu sautillais nerveusement d'une jambe sur l'autre devant le temple, tu avais peur que l'aiguille ne traverse le tissu de son costume et s'enfonce dans sa poitrine, peur de tuer le prince d'Orange-Nassau, aussi c'est les mains tremblantes et sans prononcer un mot que tu t'étais acquittée de ta tâche avant d'écrire sur le sujet un article grandiloquent pour le journal de

l'école que Camillia avait corrigé et m'avait fait lire, j'ai été ému de voir comment tu avais, à l'aide de WordArt, conçu un titre en capitales sous lequel j'ai lu cette phrase : *Je suis presque engourdie par le froid, mais l'idée que je vais bientôt voir le prince Willem-Alexander me tient chaud.* À l'époque, je ne pouvais encore savoir qu'aucune idée ne pouvait te tenir chaud, que tu avais beau les penser et les écrire, tu ne les ressentais pas, que tu désirais être aux petits soins avec le prince et qu'il soit aux petits soins avec toi, mais que les petits soins ne te calmaient pas, bien au contraire, ils te faisaient prendre conscience de tout ce qu'il est possible de perdre, du deuil que tu te coltinais ; de surcroît, dès que tu aimais quelqu'un, tu perdais dans la foulée tout l'amour que tu portais en toi, la situation se révélant insupportable, tu le laissais se faner comme la fleur épinglée à un revers à moins que tu n'essaies de toutes tes forces de lutter contre la défloraison, démarche tout aussi inutile en réalité, et cet après-midi-là, après que tu avais inauguré le matelas, j'ai imaginé, mains croisées sous la tête et pieds bottés dépassant du van, que la reine s'adressait à moi depuis le poster, m'autorisant solennellement à entrer dans l'Ordre de la Fidélité et du Mérite de façon que je ne te quitte jamais, mon adorable, et que je recevrais la médaille du Sauvetage car je te délivrerais, je te montrerais ce que c'est que voler pour de bon, voilà ce à quoi je pensais en contemplant le paysage de polders, les ombellifères le long de la route, j'ai alors connu un instant de félicité comme quand, plus ou moins à ton âge, j'avais cru pouvoir être tout, une sensation que j'éprouvais de nouveau, or j'étais destiné à devenir tout

ce que je ne voulais pas être, je voulais te recoller et non pas te casser, mais voilà, j'ai toujours été maladroit, et soudain, tout s'est assombri dans ma tête, il y avait longtemps que ça n'avait pas été aussi noir, j'ai vu alors le pus goutter de la lune et dégouliner sur les portières de mon utilitaire, je me suis souvenu du jour où, ayant laissé tomber le service Boerenbont de ma mère, brisé sur le sol en pierre bleue de la cuisine, j'avais dû passer la nuit dans la grange entre mes péchés et les corps chauds des cochons, nuit au cours de laquelle j'avais découvert que ces gentils cochons roses ne sont pas à même de regarder le ciel, ils ont un cou bien trop raide, j'ai su qu'aucun Dieu ne pouvait exister, c'est ça, Dieu n'existait pas, ce que j'ai dit à ma mère le lendemain matin quand elle m'a appelé à l'heure du petit déjeuner, j'ai vu que mes paroles faisaient s'enfoncer sa fourchette dans sa crêpe, elle préparait toujours des crêpes quand elle n'était pas parvenue à contenir son agressivité, ces crêpes de rabibochage avaient toujours un goût différent des crêpes ordinaires, elles pesaient plus sur l'estomac, la pâte, dans laquelle il y avait trop peu de lait, résultait d'un furieux brassage, mais je ne lui ai pas moins tenu les propos en question sur Dieu, à la suite de quoi il m'a fallu l'accompagner dans l'escalier en colimaçon jusqu'à sa chambre, en face de la mienne, où elle a ôté son tablier et sa longue jupe décente avec lenteur comme pour se donner le temps de se raviser, mais elle ne s'est pas ravisée, les cuisses écartées elle s'est assise sur le bord du lit, m'ordonnant de me placer devant elle sur mes genoux nus, comme un petit chien, j'ai d'ailleurs aboyé pour lui faire plaisir, pour la faire rire, *ouaf*

MON BEL ANIMAL

ouaf j'ai fait, mais elle n'a pas ri, elle portait ses hautes chaussettes noires cocasses, et alors que j'avais encore le goût du sucre glace sur la langue et les lèvres, elle m'a dit d'une voix rauque que je ne lui connaissais pas : *Tu ne t'arrêteras que lorsque Dieu sera revenu en toi.*

Adorable élue céleste, je n'ai pu m'en empêcher, je n'ai cessé de penser à ce putain de Crapaud. En pensée, j'ai posé le batracien sur ma table d'opération pliante afin de le disséquer et de voir ce que tu voyais, mais à chaque fois que je m'apprêtais à enfoncer mon scalpel dans la chair de son ventre, il tressautait et, dans un coassement, me filait entre les doigts ; il me faut reconnaître, pour être franc, que sa réaction me rendait à la fois jaloux et combatif, oh ! je sais combien c'était stupide de ma part, mais à un moment donné, j'ai commencé à te suivre quand tu empruntais à vélo la route du Trictrac pour gagner la piscine, maillot de bain, serviette et sachet de chips au paprika sous tes tendeurs, chips bientôt réduits en miettes ce qui te donnait l'impression d'en avoir plus, roulant au pas derrière toi je t'imaginai embrassant bientôt Le Crapaud, l'enfer ce n'était pas le baiser, mais le fait de savoir que pendant cet échange de salive, il n'y aurait aucune place pour moi, que ta tête serait remplie de quelqu'un d'autre : je voulais te posséder, il fallait que tu sois à moi, rien qu'à moi. Il arrivait que je

m'assoupisse sur le parking près de la piscine, épuisé par ces journées, par cette course-poursuite, et c'est Le Crapaud qui me réveillait en sursaut : dans mon rêve le batracien était assis sur le tableau de bord, il coassait que je ne te posséderais jamais, que plus je croyais te posséder, moins c'était vrai, il arrivait aussi que tu sois déjà partie quand je me réveillais, ta Gazelle rouge n'était plus là au milieu des autres vélos, le plus souvent toutefois je roulais derrière toi à une distance respectable, je te voyais penchée sur ton guidon face au vent, slalomant au milieu de la chaussée, entre les bandes blanches discontinues, et si jamais on arrivait en même temps à la ferme, tu me souriais en disant *quel hasard* et je disais *tout à fait par hasard* en sondant ton visage, mes yeux se portant sur tes lèvres pour voir si elles étaient plus rouges, plus épaisses qu'à l'accoutumée, si des papillons s'envolaient de ta bouche, je n'avais pas l'occasion de te demander si tu avais vu Le Crapaud car tu gagnais directement ta chambre après avoir accompli quelques tâches dans l'étable à la demande de ton père, me parvenaient alors par ta fenêtre des paroles des Cranberries, et je frissonnais en pleine canicule à cause de cette phrase : *We must be mistaken*¹. Non, me suis-je dit, nous n'allons pas nous tromper, j'ignorais si tu chantais parce que tu avais trouvé l'amour, ou parce que tu souhaitais le trouver, ça me donnait matière à cogiter tout en arpentant le pré au milieu des groningués et en m'efforçant d'écouter ton père qui se plaignait des envahissantes taupinières, des pièges

1. On a dû se tromper.

qu'il fallait placer, pendant un instant j'ai espéré que je finirais moi-même coincé entre deux de ces pinces, que c'en serait terminé, que, tombé dans le piège, j'avouerais à ton père que j'avais été aveuglé, aveuglé par toi et pour toi, mais que la lumière était peu à peu en train de revenir, pensées qui se sont cependant évanouies aussi vite qu'elles étaient apparues, car sur ces entrefaites tu es arrivée dans le pré, vêtue pour la première fois d'une légère robe blanche à manches bouffantes, j'ai alors louvoyé, mon élue céleste, louvoyé entre admiration, adoration et jalousie, j'ai vu que tu n'étais pas encore habituée à porter une telle toilette, que tu n'étais plus sûre d'être encore toi-même, ce qui moi ne me perturbait pas car je te devinais à travers le tissu, je m'inquiétais juste de savoir pourquoi et pour qui tu t'habillais ainsi, pour moi ou pour Le Crapaud ? D'une voix un rien timide, tu as dit que le repas serait bientôt prêt, les patates un peu trop cuites, mais la viande parfaite, puis tu m'as demandé si je voulais me joindre à vous, ton frère dînant chez un copain, il y avait bien assez pour tout le monde, tu as alors posé les yeux sur ton père qui a hoché la tête en signe d'approbation, j'avais envie d'exulter, mais je me suis contenté d'un hochement, un hochement du menton pour aussitôt te tourner le dos, ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte combien c'était hautain et peu chevaleresque de ma part ; avant de passer à table, tu as substitué à ta robe un polo informe et un jean bien trop large : on n'aurait su déterminer, en te voyant de dos, si tu étais un garçon ou une fille, j'ai songé que tu ne le savais pas très bien non plus, car que voulais-tu dire au

juste en prétendant devenir Le Crapaud ? Peu importait, j'allais t'apprendre la différence qu'il y a entre une fille et un garçon, à la façon dont j'enseignais à mes étudiants l'anatomie du bovin, une longue baguette à la main je désignerais et nommerais chaque partie de ton corps tandis que tu serais allongée sur le matelas, nue, oui, tu serais nue et je désignerais tout, de ton cubitus à ton coccyx, de sorte que tu ne te retrouves pas nue en face de moi, j'ai secoué la tête au-dessus de mon assiette où fumaient patates, escalope et haricots verts, puis je t'ai souri et, sans réfléchir, demandé, comme si aucune réponse n'eût pu m'affecter, mais en glissant une pointe d'intérêt dans ma voix parce que je savais à quel point tu y étais sensible, à un sincère intérêt pour ta personne, je t'ai demandé si tu t'étais régaler à la piscine cet après-midi, tu as hoché la tête avec enjouement, racontant que c'était merveilleux de se sentir en apesanteur, de faire du sous l'eau, que tu nageais plus vite que toutes tes copines, précisant qu'à la brasse c'est toi qui gardais le mieux les mains à moitié au-dessus de la surface, ce qui te permettait de toujours accélérer davantage, répétant combien c'était agréable de se sentir en apesanteur, mais ce n'est que plus tard que je devais saisir le poids réel de ce mot alors que tu maigrissais à vue d'œil au point qu'il n'y avait plus rien à quoi se raccrocher, certes je t'écoutais, mais sans m'empêcher de voir tes lèvres pressées à répétition sur celles du Crapaud, de voir ta petite langue tourner autour de la sienne, avec rage j'ai écrasé une pomme de terre sous ma fourchette et deviné que tu gardais quelque chose en toi, je l'ai deviné à ta façon de jeter des regards

furtifs sur ton père qui enfournait sa nourriture sans lever les yeux, à la manière d'un affamé qui a peur qu'on lui enlève sa gamelle, il n'avait pas l'air de suivre notre conversation, on entendait seulement la cuillère taper contre ses dents à chaque bouchée de compote de pommes, entre ces tics et ces tocs tu as évoqué une chanson de Bonnie Tyler que tu venais de découvrir, tirée de l'album *Faster Than the Speed of Night* et intitulée « Total Eclipse of the Heart », affirmant dans ton enthousiasme que tu ne pouvais t'arrêter de l'écouter, que tu te demandais ce que ça faisait, sentir son cœur enveloppé de noir, que tu trouvais ça tellement beau et tellement vrai aussi, oui, c'est vrai, l'obscurité ne recèle que de l'amour, parfois, comme dans la chanson, tu avais l'impression de te désintéresser, et tout à coup tu t'es perchée sur ta chaise, attendant que je pose ma fourchette et concentre mon entière attention sur ta personne, tu te tenais là pour la première fois sur une scène, habitée d'un sentiment formidable, te sentant invincible, te sentant l'élue et chantant d'une voix claire et étincelante : *And I need you now tonight, and I need you more than ever, and if you only hold me tight we'll be holding on forever*¹. J'ai alors été certain que tu étais amoureuse, sans savoir si je devais délirer de joie ou te mettre au pied du mur, te soumettre à un interrogatoire à propos de tes virées à la piscine, mais tu t'étais déjà rassise et enfournais un bout d'escalope, tu as

1. Et j'ai besoin de toi maintenant, ce soir, et j'ai besoin de toi plus que jamais, et il suffit que tu me serres fort pour que nous nous tenions pour toujours.

rougi, je me suis demandé si c'était à cause de moi, s'il te plaît dis oui, dis oui, ou si c'était à cause du Crapaud, j'étais incapable de me soustraire à un sentiment de jalousie, de me maîtriser, si bien que j'ai procédé à haute voix à un décompte des cadavres de batraciens que j'avais vus sur la route en venant ici, dont ceux, restés collés à mes pneus à cause de la chaleur et qu'il m'avait fallu gratter avec la plaque nominative en plastique épinglée à la poche poitrine de ma blouse de vétérinaire, tes joues ont alors perdu toute leur couleur, et ce n'est que lorsque tes yeux sont devenus vides et que tu as cherché sans conviction à planter les dents de ta fourchette dans un ou deux malheureux haricots verts que je me suis arrêté en concluant par cette phrase : *La plupart des crapauds ne sautent pas bien haut.* Tu ne me regardais plus, pas même après m'avoir posé la question – j'étais de ce fait dans l'incapacité de voir le sens que tu lui donnais –, il n'en demeure pas moins que tu me l'as posée juste après ce moment de consternation, tu m'as demandé : *Kurt, tu veux voir ma chambre, le nid de l'oiseau ?* J'ai porté les yeux sur ton père qui, entamant sa crème à la vanille, était tellement absorbé dans la contemplation de lui-même qu'il n'a rien remarqué, à moins qu'il n'ait estimé tout à fait normal qu'on se lève tous deux en reculant doucement nos chaises et qu'on gagne l'étage, le palier qui mène à ta chambre, et que je m'assoie là, quelque peu mal à l'aise, sur le bord de ton bureau à côté de ton manuel de maths ouvert, mon cœur s'est mis à battre la chamade devant le merveilleux et candide jardin des délices où je venais d'atterrir : papier peint bleu océan sur les murs, peluches

alignées sur le lit comme autant de veilleurs de nuit, posters tirés du magazine *Hit-Hebdo* – l'exemplaire de la semaine de ta naissance que tu avais hérité du disparu –, posters de Madonna, Julia Roberts, John Stamos et du groupe de rock De Kreuners, également accroché au mur un poème de Frank Eerhart portant un dernier vers en forme de sentence : *Een zee heeft geen zeer*¹ ; sur les rayonnages, plusieurs photos en appui contre le dos des livres et contre ta collection de CD Ernest et Bart², sur aucune d'entre elles tu n'étais toi-même, tu avais adopté la pose de toute fille de 14 ans, aguicheuse sans connaître le sens de ce mot, elle vous veut, voilà ce que disent ses yeux, mais veut avant tout un peu plus d'argent de poche, veut quelqu'un qui la vénère, et plus encore quelqu'un qui la protège du monde, elle veut une existence grandiose tout en se croyant invisible, tout cela, je le retrouvais en toi à ceci près que tu étais plus avancée que tes copines qui figuraient à tes côtés, de vraies poupées maquillées, toi tu étais différente, tu réfléchissais aux choses avec une telle profondeur qu'au bout d'un certain temps personne, pas même moi, n'était capable de te suivre, tu étais sous l'eau, là où je pouvais difficilement t'atteindre, tu étais l'oiseau appelé à devenir célèbre, tu étais ma proie, et tout à coup, la tête m'a tourné, j'ai marmonné que je ne me sentais pas bien, qu'il me fallait partir, que j'étais désolé et j'ai gagné le palier, ai titubé dans les escaliers, suis sorti, suis monté à bord de mon utilitaire garé sur l'allée en

1. Les océans sont sans tourments.

2. Les deux marionnettes de la série 1, rue Sésame.

MON BEL ANIMAL

gravier, et, nauséeux, ai foncé plein gaz sur la digue, tout comme le soir où, en rentrant de chez l'éleveur, j'avais cru que plus je roulerais à tombeau ouvert, plus rapidement l'image de son corps pendu s'effacerait de ma rétine, mais pas plus que lui tu ne t'es effacée, et histoire de me torturer plus encore, une fois dans mon bureau, j'ai mis la chanson de Bonnie Tyler, et bon sang, j'ai chialé, ouais, j'ai sangloté à cause de l'horrible, du monstrueux désir que j'éprouvais pour toi, à cause du Crapaud qui vivait désormais dans ta tête, même si je savais que ça ne durerait pas longtemps, le batracien, il n'allait guère faire le poids, j'allais lui rouler dessus, l'écraser avant même qu'il n'ait eu l'occasion de renfoncer sa langue dans ta bouche, et c'est ce soir-là, mon adorable, que je me suis laissé aller pour la première fois, je me suis laissé aller et, avec rage, j'ai déboutonné mon pantalon tout en essuyant sans ménagement les larmes de mes joues, je me savais perdu, ma chair était tellement faible ! J'ai essayé une dernière fois de penser aux yeux maquillés de Bonnie Tyler, à sa voix rauque, mais devant moi, je n'ai vu que toi, toi au milieu des prés dans ta robe blanche, et j'ai pensé à nous, ensemble sur le matelas, ainsi que, durant quelques secondes, à la Reine qui m'adressait quelques mots au sujet de mon action de sauvetage tout en me décorant, puis de nouveau et encore à toi, à toi, à toi !

Dans la poche de mon pantalon, les tickets de cinéma brûlaient comme des emballages Willy Wonka. Je devinais le bonheur sur ton visage à l'idée que tu pourrais t'éloigner durant quelques heures des champs, ceci même si ce n'était pas pour voir le film de Burton, mais pour un bien meilleur, *Ça* d'après Stephen King, joué par Tim Curry, un classique de 1990, donc antérieur à ta naissance, en réalité une série en deux épisodes projetés dans une localité voisine, connue surtout pour son château, pour un humaniste et juriste qui s'en était évadé dans un coffre, histoire dont je n'avais jamais vraiment relevé l'aspect romantique jusqu'à ce que tu m'apprennes que le bonhomme avait agi de la sorte pour retrouver sa bien-aimée, que tu évoques son stress et les risques qu'il avait courus d'ainsi se faire passer pour une pile de livres, la claustrophobie causée par le désir extrême de l'autre, même s'il avait pris soin de percer des trous dans le bois de la malle, ça va de soi, *mais quand même* tu as ajouté, il s'en était bien tiré, sachant qu'il aurait pu arriver à destination raide mort, ou pire,

qu'il aurait pu être découvert vivant, car à l'époque on ne rigolait pas en matière de châtiments, mieux valait mourir de chagrin d'amour que d'être épinglé et finir décapité sur l'échafaud. Tu as précisé qu'au Moyen Âge il arrivait qu'on expédie, en signe d'obéissance, la tête du décollé à la souveraine et qu'il fallait en conséquence s'estimer heureux que les choses aient changé depuis, que plusieurs musées prétendaient posséder le coffre authentique, celui dans lequel l'humaniste et juriste avait pris la fuite, qu'en 1958 on avait donné le nom de ce dernier à un avion, avion qui, en route vers New York, s'était écrasé dans l'océan Atlantique, tous les passagers et tous les membres de l'équipage ayant péri, je savais que ces images défilaient devant tes yeux, que tu débordais d'une imagination sans fin, que tu te foutais ainsi la pétoche toute seule, moi je te voyais sur une photo, assise sur le bord du rempart du château en question, lors d'une fête d'Élia, tu étais déguisée en chevalier tandis que tes copines portaient d'affriolantes tenues de princesses, assise là en habit de chevalier, c'était la première fois que je te voyais comme ça, en joli page, les tickets brûlaient toujours dans ma poche alors que je disais à ton père, cet après-midi-là que, Camillia étant empêchée, tu aimerais peut-être m'accompagner à sa place au cinéma, bien entendu s'il était d'accord, j'ai avancé que le film pourrait t'inspirer, lui et moi étions alors assis au cul de mon Fiat, fixant les champs et constatant que les vaches avaient belle allure cette année, oui, de belles bêtes, même la n° 180 dont la boiterie ne se remarquait pratiquement plus, sans oublier les veaux qui se portaient bien eux aussi, peu de

malades, je lui ai offert une Lucky Strike pour le rassurer un peu plus ; en rejetant la fumée, il m'a dit qu'il était d'accord dans la mesure où je te ramenait avant la nuit, je suis resté calme mais dans mon for intérieur j'avais envie de hurler de joie, je t'ai annoncé la nouvelle peu après, pendant ma pause-café chez vous, alors que tu remplissais ma tasse et m'offrais un biscuit rose, tu as avoué n'avoir jamais entendu parler ni de Ça, ni de Stephen King, moi de poser sur toi un regard incrédule : existait-il au monde quelqu'un qui n'avait jamais entendu parler de Stephen King ? Je t'ai vivement recommandé de lire l'un de ses livres, mais il s'agissait d'abord de voir la mini-série d'horreur, je savais que, fragile comme tu l'étais, impressionnée par un film aussi inoffensif que *Les Sorcières*, tu te blottirais contre moi, ne pourrais pas trouver le sommeil pendant des nuits et m'appellerais pour la première fois en me disant : *L'oiseau a peur, l'oiseau n'arrive pas à dormir*. À chaque fois que tu entrerais dans ta chambre, tu regarderais sous ton lit, puis dans ton armoire, en prenant ta douche, tu poserais un gant de toilette sur la bonde, par précaution, mais en attendant, sur l'herbe à côté de toi, moi je savourais l'idée que nous serions ensemble plus longtemps que de coutume, ceci ailleurs qu'à la ferme où des centaines d'yeux de bovins nous surveillaient, ceci loin de ton père, lui tour à tour possessif et négligent, c'est alors que tu m'as demandé si Le Crapaud pourrait nous rejoindre au cinéma, il avait lui aussi prévu d'y aller, c'est juste un copain, hein, tu as fait sur le ton le plus dégagé qui soit et dans lequel je n'ai pas moins perçu l'espoir qui t'habitait,

je t'ai répondu *mais bien sûr* non sans qu'un goût de suri n'envahisse tout de suite ma bouche, j'ai essayé de m'en débarrasser en mastiquant quelques bouchées du biscuit rose tout sec, mais elles sont restées coincées dans mon gosier, j'ai toussé et annoncé que j'avais encore deux ou trois trucs à faire, je me suis éloigné puis, dans la salle de traite, j'ai appuyé ma tête contre la cuve froide, serré les poings sous le coup de la désillusion et de ce revers, mais j'ai repris le dessus en un temps record à la simple idée de pouvoir m'asseoir tout à l'heure entre toi et Le Crapaud, c'est ainsi que je suis passé te chercher en toute fin d'après-midi, après le dîner, tu attendais au bord de la route, vêtue de ta robe blanche, pareille à un angelot dégringolé du ciel, tellement belle que j'ai dû me retenir de klaxonner, l'envie d'aller au cinéma m'a abandonné sur-le-champ, je désirais uniquement m'allonger sur le matelas avec toi tout en partageant les écouteurs de ton lecteur CD, tu m'expliquerais pourquoi tu te sentais si proche des gens qui meurent un 20 avril ou sont nés un 20 avril, par exemple Steve Marriott et Hitler, puis tu mettrais « All or Nothing » et raconterais qu'au moment de ta naissance Marriott mourait dans l'incendie de sa maison dans l'Essex, probablement à cause d'une cigarette, avant d'indiquer le plus beau passage, à ton goût, de la chanson : *For me, for me, for me we're not children*¹. Voilà pourquoi tu étais probablement née sans pousser le moindre cri, le moindre râle, comme un veau dont la tête est encore dans la membrane : au même

1. Selon moi, selon moi, selon moi, nous ne sommes pas des enfants.

moment en effet, ailleurs dans le monde, quelqu'un mourait ; pourquoi il t'arrivait de converser avec Hitler et de l'inviter dans ta tête à prendre le thé pour fêter votre anniversaire ensemble, et d'inviter aussi, par esprit de convivialité, Freud – moi de me demander comment diable tu en étais venue à penser à lui –, tu interrogeais Hitler sur ses goûts musicaux, sur les airs qui lui donnaient envie de danser, sans cependant encore lui poser des questions trop délicates, cela venait plus tard, quand tu leur servais un jus de fruits après deux tasses de café, à l'exemple de ce qui se fait à la campagne à l'occasion d'un anniversaire, ce n'est alors que tu l'interrogeais sur les atrocités qu'il avait commises, lui demandant : *Adolf, tu haïssais les Juifs ou bien tu te haïssais surtout toi-même ?* Et tu priais Freud de souligner la différence entre Hitler et toi, autrement dit ce qui faisait qu'il était mauvais et toi bonne, tu lui demandais s'il fallait craindre que tu deviennes un jour comme lui, Freud de te rassurer à la manière d'un père, tu étais heureuse qu'il assiste lui aussi à ta fête, après quoi tu embrayais sur le 4 mai, journée nationale du Souvenir, affirmant que, comme tous les Néerlandais, tu observais sans manquer les deux minutes de silence à 20 heures, où que tu te trouves, que l'idée que la guerre recommencerait si tu ne respectais pas cette tradition t'effrayait, tu pensais alors aux victimes des guerres mais aussi à Hitler, précisais-tu, car même dans l'homme habité par la plus dense obscurité, la lumière du soleil a un jour brillé, et tu terminais une fois de plus en évoquant Steve Marriott, lui qui avait un chien prénommé Seamus, un berger allemand auquel les Pink Floyd ont

dédié une chanson, on entend en permanence en arrière-fond des glapissements et des aboiements, en l'écoutant, tu songeais combien Marriott manquait à Seamus, cela t'attristait, te rendait inconsolable, ce qui fait que tu étais toujours éplorée le jour de ton anniversaire, d'autant plus que tu voulais grandir sans cependant prendre une année de plus, que tu perdais inévitablement une version de toi-même, tu expliquais que toutes nos cellules se renouvellent tous les sept ans, qu'en conséquence on ne peut jamais connaître quelqu'un à fond, mais je savais au moment où tu t'es assise à côté de moi, que tu as mis ta ceinture de sécurité et que nous étions comme deux adultes qui s'approprient à passer une soirée ensemble, que j'apprendrais à toujours mieux te connaître, jusqu'aux extrêmes du laid et du beau, et par moments, lorsque je posais ma main sur le levier de vitesse, j'effleurais par inadvertance ton genou, c'est ainsi que j'ai vu pour la première fois le léger bombement sous ta robe, au niveau de la poitrine, tu ne tarderais pas à devenir une femme magnifique, j'en étais persuadé, je me délectais à l'idée de te voir grandir tout en espérant que ça n'irait pas trop vite, je désirais continuer de voir l'enfant, l'enfant joyeuse que tu étais et qui, dans son enjouement, ne remarquait pas l'excitation qu'elle allumait en moi ; au cinéma, je me suis en effet assis entre toi et Le Crapaud, appuyant à maintes reprises sur le bouton placé sous la tablette, tu adorais ça, une simple pression dessus et une ouvreuse sortait de l'obscurité pour nous demander à voix basse ce que nous voulions, je commandais à chaque fois un Coca pour toi ; en raison de ton

naturel et de ta candeur, tu ne voyais aucun mal dans le bras que je passais autour de toi quand tu frissonnais de peur et d'effroi, et finalement j'ai posé ma main sur ton genou comme s'il s'était agi du levier de vitesse et de passer la troisième, avant de la remonter toujours un peu plus haut jusqu'à ce que mon poignet, sous ta robe, se presse contre ta culotte, tu t'es raidie, mais rien d'autre, tu ne t'es pas levée, tu ne t'es pas mise à crier, tu n'as pas appelé Le Crapaud à l'aide, tu as laissé ma main là où elle était et j'ai songé que tu désirais cela, ou plutôt je voulais que tu le désires, et j'ai interprété cela comme un *oui* quand j'ai senti le tissu contre mon poignet s'humidifier, j'ai su que je faisais fausse route, que je m'égarais dans une nébuleuse, celle de ma luxure, de mes délices, mais impossible d'y échapper, je te vénértais, mon adorable, mon petit animal de luxe, je me suis dit que si tu te raidissais, c'était à cause de l'apparition de Grippe-Sou dans le village de Derry, dans le Maine, où il tue Georgie, que c'était pour cela aussi que tu étais silencieuse sur le chemin du retour, ouvrant juste la bouche pour dire qu'un monstre ne disparaît que lorsqu'on cesse de croire en son existence, que les monstres ne sont pas armés contre ça, une idée qui te plaisait, moi j'ai eu peur d'être en l'occurrence le clown, que si tu cessais de croire en moi ou en l'existence de notre amour, je disparaîtrais à mon tour peu à peu, nous n'avons pas parlé de ma main entre tes cuisses, pour te rassurer je t'avais poussée brièvement dans les bras du Crapaud en disant que c'était un gamin sympa, l'air absent tu as fait *ouais, sympa, ouais, c'est sûr*, et quand tu es descendue, je me suis

empresé d'attraper ta main, poisseuse à cause du popcorn, la fermeté avec laquelle tu as serré la mienne m'a presque choqué, je t'ai demandé si tu voulais mon numéro de sorte à pouvoir m'appeler en cas de besoin, je l'ai noté au dos d'un prospectus McDonald's, sous la photo d'un Double Big Tasty, le même soir tu allais m'envoyer un premier texto : *Sous la pâleur du clown se cache un être dans le besoin*. Je n'y ai pas répondu, pas tout de suite, je voulais que tu languisses après moi et que tu oublies Le Crapaud, ce morveux et sa jolie bouille, qui boudait dans le cinéma, affalé à côté de moi parce qu'il n'était pas à côté de toi, mais qui pour le reste était totalement inintéressant, il ne te méritait pas, il t'aurait dévorée comme un Happy Meal : à la va-vite et sans même t'apprécier, bientôt rassasié et sans plus d'appétit pour toi, tout le contraire de moi. Après le film, à la porte du cinéma, tu l'avais serré brièvement dans tes bras, comme le font les ados, timorée pour ainsi dire, alors que j'étais le seul à pouvoir réellement t'étreindre, t'étreindre fort au point que tous tes soucis disparaîtraient, mais c'est lui que tu as serré dans tes bras avant de voleter sous l'averse subite jusqu'à la voiture, le haut de ta robe blanche devenant transparent, ce dont tu ne te rendais pas compte, mon précieux trésor, tu avais gardé le silence car trop de choses te passaient par la tête, après ton message, je suis resté allongé pendant des heures, les yeux rivés sur le plafond, Camillia à mes côtés, laquelle s'éloignait de plus en plus de moi, et dans laquelle je ne parvenais pas à te retrouver, car il n'y en a pas deux comme toi, puis pendant quelques jours, je ne me suis pas montré

à la ferme, je t'ai laissée croire que je ne reviendrais jamais et quand je t'ai revue, tu étais différente, plus grande peut-être, après le film, Le Crapaud avait décidé de sortir avec Élia, ta meilleure copine, tu t'en accommodais très bien, m'as-tu dit en citant 1 Corinthiens, 13 à propos de la charité qui est amour : *Elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout*. Ce qu'on ne pouvait dire de ta relation avec Le Crapaud, dès lors, comme je m'en doutais, tu as vraiment commencé à me *voir*, tu traînais plus souvent que d'habitude à l'étable quand je soignais une groningue souffrant de mammite, je te voyais arriver portant un seau d'eau et un pain de savon, puis tu me regardais religieusement le faire glisser entre mes mains pleines de force, moi espérant que tu avais envie d'être ce pain de savon, bien que tes silences fussent de courte durée car tu ne tardais pas à me relancer sur Stephen King, tu avais entre-temps emprunté le livre à la bibliothèque, le lisant tu avais envie de le reposer et en même temps de ne pas le lâcher, c'était une histoire tellement horrible, tu m'as dit que tu n'oublieras jamais *Ça*, que tu faisais encore des cauchemars, et quand j'ai rapporté mes affaires dans mon van, tu m'as accompagné, désireuse d'ajouter quelque chose, des paroles gentilles qui sait, mais tu n'as pas osé, j'ai jeté un regard circulaire pour m'assurer que personne ne nous voyait, pris ta main et t'ai tirée à l'arrière du véhicule, je t'ai prise sur mes genoux, tu m'as laissé faire, tu as passé tes bras autour de mon cou, posé ta tête sur mon épaule, il me semble que jamais personne ne s'est ainsi blotti contre moi, à croire que tu cherchais à disparaître

MON BEL ANIMAL

en moi comme tu disparaissais sous l'eau de la piscine, me serrant fort, moi de me dire : tu as raison, sous toute cette pâleur se cache un être humain dans le besoin. Et je t'ai étreinte, bonté divine ! avec quelle force je t'ai étreinte !

Les nuits infernales se sont succédé cet été-là. Tel un lièvre affolé, je faisais des allers et retours entre toi et l'éleveur de bétail, me réveillais souvent en sursaut et en sueur, ma main tâtant fébrilement la table de chevet à la recherche du bouton du radioréveil, la lumière vive raboterait les bords noircis de mon cauchemar comme je procédais moi-même avec ceux d'une tartine restée trop longtemps dans le grille-pain, me persuadant que je ne courrais ainsi aucun risque d'attraper le cancer, mais bon, me disais-je de plus en plus souvent au petit déjeuner, mieux eût valu un cancer que la douleur que je ressentais la nuit dans la région du cœur et qui me faisait me tordre sous le drap non sans que je m'emploie pour ne pas réveiller Camillia, laquelle autrement s'inquiéterait et me tamponnerait le front avec un gant de toilette humide, moi je hurlerais de rage, hanté par le cancer, lui commandant d'aller se faire foutre avec son gant, que j'étais foutu, un voyage sans retour puisque je te voulais et ne voulais que toi, je n'en courrais que plus vite à ma perte, la maladie s'imisce plus aisément dans un corps faible, tout le monde sait

ça, et, mon Dieu, ô combien je l'étais, faible ! Et minable ! Et misérable ! Dans la couche conjugale, les dents plantées dans la taie de mon oreiller comme un lièvre touché par une décharge de plomb qui se retire dans son terrier pour y mourir, je m'efforçais de t'imaginer en train de me prendre dans tes bras et, rassurante, de me chuchoter que j'étais à jamais ton oreillard chéri, ton plus beau lot de la fête foraine, que tu me portais comme ton pull Disney préféré, j'essayais aussi de me souvenir de ton odeur, mais c'est toujours celle de la tranche de pain brûlé qui dominait, les relents du cauchemar, parfois je me glissais hors du lit pour me traîner jusqu'à la salle de bains, où, sur le rebord de la fenêtre, j'allumais une cigarette puis rejetais la fumée à travers la moustiquaire pour que Camillia ne sente rien quand elle irait aux toilettes le matin venu, quand je lui dirais que je n'avais plus peur de mourir et qu'elle rétorquerait : *Pense aux enfants*. Toutefois, il m'était impossible de lui confesser qu'il n'y avait plus qu'un seul enfant qui occupait toute ma tête, en fait je ne pouvais plus rien lui confier du tout, nous étions devenus deux vaches récalcitrantes que le hasard avait placées dans la même étable, elle ne pourrait en rien comprendre les images qui défilaient devant moi, celles montrant l'éleveur pendu non pas à l'escalier mais au silo, tout aussi bleu qu'un panicaud pendant qu'un dernier râle quittait sa bouche, long son rauque qui résonnait sous mon crâne alors que je pressais mes mains sur mes oreilles, en arrière-fond s'élevait le beuglement des vaches contaminées, acculées par les pistolets d'abattage et qui ne s'effondraient, pour certaines, qu'après plusieurs projectiles, je voyais les grappins émerger de

derrière le silo au bout desquels pendouillaient, par les pattes, des moutons à moitié morts, je voyais les pasteurs auxquels il m'arrivait de faire appel quand une personne ne parvenait plus à se dépêtrer du chagrin, mais voilà, j'étais entré trop tard dans l'habitation de l'éleveur, je l'avais perdu de vue quelques minutes, à supposer que ma faim se soit manifestée plus tôt, à supposer que je me sois demandé plus tôt où il était passé, j'aurais pu le croiser dans le vestibule, une fois toutes les bêtes abattues, je l'aurais pris par la main pour le convaincre que sa ferme, certes vide, retentirait de nouveau un jour prochain des bruits et meuglements d'un nouveau troupeau, qu'il réentendrait le cliquetis des abreuvoirs, les mouvements rotatifs des brosses vertes sur le dos des vaches, le ronronnement de la cuve à lait, bien sûr il n'oublierait jamais cet épisode, durant les premières semaines il décèlerait le squelette de la mort derrière chaque nouvelle vie, il irait peut-être jusqu'à douter de Dieu, douter de moi, mais il sortirait de cette épreuve fortifié et, petit à petit, regagnerait le matin son étable avec toujours moins de plomb dans les bottes, il contemplerait là ses génisses, tant les limousines que les herefords, et ses yeux pétilleraient, il se remettrait à parler à ses bêtes comme le pasteur à ses ouailles dans l'espoir qu'elles s'en retournent chez elles pieuses et rassurées, cependant il était absurde de penser à tout cela étant donné que le bonhomme n'était plus de ce monde, dans mon cauchemar il pendouillait comme s'il avait été lui aussi abattu et que, en signe de protestation, une poignée de ses confrères l'avaient pendu au silo de même qu'un éleveur de cochons, lors d'une épidémie, pend un porcelet mort à une branche